CONSIDÉRATIONS N.° 130.

SUR

LA NOSTALGIE;

Présentées et soutenues à l'Ecole de Médecine de Paris, le 29 août 1806,

PAR C. CASTELNAU.

> *. . . . . Natale solum dulcedine cunctos*
> *Ducit, et immemores non sinit esse suî.*
> OVID., 1 de Pont., Epist. 3.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,
Imprimeur de l'École de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.
1806.

PRÉSIDENT,

M. BOYER.

EXAMINATEURS,

MM. LASSUS.

LEROY.

PELLETAN.

PERCY.

PINEL.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A

MONSIEUR M****,

Vicaire-Général d'Orléans, ancien Supérieur de l'Oratoire.

Comme un hommage rendu à la vertu la plus pure; un faible gage du plus respectueux attachement, et un souvenir des charmes goûtés dans l'amitié la plus tendre.

C. CASTELNAU.

CONSIDÉRATIONS

SUR

LA NOSTALGIE.

La maladie connue sous le nom de *Nostalgie* (*) est une affection dont les suites peuvent devenir extrêmement funestes. Elle est, dans un certain sens, plus commune qu'on ne pense (**) ; elle attaque préférablement des ames honnêtes, sensibles, surtout lorsqu'elles

(*) Ce nom se compose de deux mots grecs, Νοςος, *retour*, et Αλγος, *chagrin*. C'est ce qu'on appelle vulgairement en français *la maladie du pays*.

(**) En étendant, selon l'adage, le mot *patrie* au-delà de son acception rigoureuse, ou seulement en prenant le mot Νοςος, qui veut dire *retour*, dans le sens le plus général dont il est susceptible, on conviendra de ce que nous venons d'avancer. Bien des gens ne renoncent pas impunément à l'habitude d'une situation qui leur plait. Un réduit pauvre et obscur peut avoir des charmes inconnus, et souvent insurmontables. Ainsi *Philoctète* ne peut quitter les tristes rochers de Lemnos, même pour se rendre à la volonté des Dieux et aux désirs de ses compatriotes, qu'en exprimant les plus vifs regrets : « Adieu, cher antre, je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues « de cette mer ! Adieu, rivage où tant de fois j'ai souffert les injures de « l'air ! Adieu, promontoires où Echo répéta tant de fois mes gémissemens ! « Adieu, douces fontaines, qui me fûtes si amères ! Adieu, erre de Lemnos, « laisse-moi partir heureusement, puisque je vais où m'appelle la volonté des « Dieux et de mes amis » (Télém., l. 15).

sont dans le malheur. Quoique connue, elle demande encore à l'être. C'est qui nous l'a fait choisir pour en faire le sujet de quelques considérations.

Comme rien n'est d'un plus grand avantage que les faits pour fixer les idées avec quelque certitude, nous diviserons ces considérations en deux parties. La première renfermera des histoires particulières de la maladie ; la seconde, qui ne sera que la conséquence de la première, en donnera la description générale.

PREMIÈRE PARTIE.

Histoires particulières de la Nostalgie.

I.ère OBSERVATION.

Un jeune bernois, qui faisait ses études à Basle, après avoir paru triste pendant quelque temps, tomba malade d'une petite fievre continue. Bientôt il survint des angoisses, et les plus mauvais symptômes, qui se succédaient de jour en jour, annonçaient une mort prochaine.......... Par hasard, un apothicaire vint à l'occasion d'une prescription médicale, et voyant l'état du malade, et quels étaient ses habitudes et ses discours, il conseilla de prendre sur-le-champ une litière, et de le ramener, quelque faible qu'il fût, dans son pays, ajoutant que sa maladie n'était autre chose que la nostalgie, et que le retour dans ses foyers était le seul remède contre ce mal.

Dès que le moribond eût entendu donner ce conseil, et remarqué qu'on s'empressait de le suivre, il commença à respirer plus librement ; ses réponses aux questions devinrent plus justes, et son esprit parut plus tranquille. A peine eut-il fait quelques milles, que les symptômes fâcheux qu'il éprouvait étaient presque entièrement dissipés, et il était guéri en arrivant à Berne (*J. J. Harderus*).

IIe OBSERVATION.

Un jeune homme de Coire, âgé d'environ 20 ans, avait été envoyé à Basle par ses parens, pour y apprendre le commerce chez un marchand de cette ville. Ce jeune homme, que sa mère avait élevé avec le plus grand soin, était fort réglé dans ses mœurs; il avait l'esprit lent, et un tempérament porté à la mélancolie. A peine eut-il passé trois jours chez son marchand, dans les occupations de l'apprentissage, qu'il commença à perdre l'appétit, à éprouver des lassitudes dans les membres de l'insomnie, de la difficulté à respirer; puis son esprit fut pris d'une tristesse remarquable; il ne parlait presque plus, et ne répondait qu'à peine à ce qu'on lui demandait. Cependant son état paraissait sans fièvre; point de soif, ni aucun autre des symptômes qui l'accompagnent.

Quelques-uns de ses compatriotes venaient le voir fréquemment, pour tâcher de découvrir d'où pouvait naître son mal; mais il était sourd à toutes leurs interrogations. Enfin, comme ils ne se lassaient point de solliciter sa confiance, il s'écria plusieurs fois, en pleurant : « Que dira ma mère? que pensera-t-elle?

Le 4.e jour, le 5.e et les suivans, le malade ne voulut, et ne put même prendre de la nourriture; mais il ne refusa aucun des médicamens purgatifs altérans, stomachiques et cordiaux, qu'on lui avait prescrits. Ils furent sans effet, et les médecins en conclurent que la maladie de ce jeune homme était la nostalgie, et qu'il mourrait si l'on ne faisait naître en lui l'espérance d'un prompt retour dans sa famille. Mais cet espoir étant encore sans effet, il fut décidé qu'on l'y renverrait effectivement.

A cette nouvelle, les forces revinrent au malade. Au bout de deux jours, il prépara tout pour son départ, et retourna plein de santé près de sa mère (*T. ZWINGERUS, de Pothopatridalgiâ*).

III.e OBSERVATION.

Un officier, âgé d'environ 40 ans, était entré à l'hôpital de Rh***, avec un embarras gastrique. La fièvre s'y était jointe. Elle ne céda point aux évacuans, et le mal, qui ne tarda pas à empirer, le jeta bientôt dans un abattement considérable. On lui avait mis les vésicatoires aux jambes, puis aux cuisses; on lui donnait des médicamens fortifians, mais son état ne changeait point, et ses forces s'épuisaient de plus en plus. Cependant le visage n'était pas décomposé, la langue n'était point fuligineuse; le malade se tenait souvent sur son séant; il était triste, ne parlait presque point; mais nulle apparence d'égarement d'esprit, un peu de mauvaise humeur, avec une sorte d'antipathie, pour certaines personnes, et quelques plaintes légères tristement énoncées lorsqu'on pansait ses plaies.

Les médecins commençaient à désespérer de le guérir, lorsqu'un chirurgien, qui cherchait à lui donner quelques consolations, s'avisa de le questionner sur son pays, et apprit de lui qu'il était Suisse. Encouragé par cette découverte, il lui parla des agrémens de sa patrie : alors le malade s'attendrit, puis il laissa échapper qu'il était fixé en France, qu'il y avait une femme et un fils, donnant à connaître qu'ils étaient l'objet de sa sollicitude. Le chirurgien lui proposa d'aller se faire traiter près d'eux; il lui offrit de leur écrire et d'obtenir les permissions nécessaires. Le malade ne pouvait consentir à demander un congé au fort de la guerre; mais on le détermina enfin à employer cet unique moyen de rétablissement.

Sa femme et son fils, dont il n'était guère éloigné que de 30 lieues, ne tardèrent pas à arriver avec une voiture. Dès qu'il les vit, il fut en état de soutenir le voyage, et en leur montrant le chirurgien qui était présent : « Remerciez, leur dit-il, ce brave « jeune homme, sans lui vous ne m'auriez plus..... ». A peine arrivé dans sa famille, il avait pleinement recouvré sa santé.

IV.e OBSERVATION.

Une petite fille était entrée à l'infirmerie de la Salpêtrière avec les symptômes d'une fièvre gastrique. On la traita en conséquence, et la maladie fut jugée le 14.e jour par un dévoiement bilieux.

Alors une fièvre légère commença à se montrer tous les soirs, avec chaleur âcre à la peau, coloration des joues, diarrhée continue, et autres caractères d'une fièvre hectique.

Cependant la poitrine et le ventre ne paraissaient point lésés; il n'y avait aucun signe de congestion vers la tête; rien n'indiquait la présence d'une fièvre lente nerveuse; la malade avait seulement de temps en temps une espèce de délire, dont l'objet était son pays, ou ses parens, qu'elle imaginait entendre arriver en voiture, ou qu'elle se croyait près d'aller trouver.

L'état de la petite malade devenait ainsi de plus en plus mauvais; elle ne se levait plus; elle ne sortait point de ses idées tristes. M. *Pinel* insista sur les moyens propres à faire diversion; les fruits de la saison composaient, en plus grande partie, sa diète. Elle se remit un peu; elle allait et venait dans l'hospice..... J'ignore si elle s'est rétablie entièrement.

V.e OBSERVATION.

Une paysanne des environs de Basle tomba d'un endroit élevé, et resta comme morte sur la place. On la porta en cet état à l'hôpital, où elle demeura quelques jours privée de mouvement et de sentiment. A la fin, à force de soins et de remèdes, elle revint à elle, et se trouvant avec de vieilles femmes querelleuses et de mauvaise humeur, elle fut prise à l'instant de la nostalgie. Dès-lors, elle refusa également les remèdes et les alimens qu'exigeait son extrême faiblesse, et l'on n'obtint plus d'elle que ces gémissemens : « Je veux m'en aller; je veux m'en aller ».

Ses parens l'ayant emmenée chez eux malgré l'épuisement de ses forces, elle s'y rétablit entièrement en peu de jours, et presque sans médicamens (*J. J. Harderus*).

VI.ᵉ Observation.

Un marchand de Paris avait pour domestique un Suisse, qui tout-à-coup parut triste et mélancolique, puis perdit l'appétit, et devint tout-à-fait malade. Après avoir langui quelque temps, il demanda la permission d'aller dans son pays, et l'ayant obtenue aussitôt, contre son attente, sa joie fut telle, qu'en peu de jours le trouble de son esprit se dissipa; il ne songea plus à quitter son maître, et continua de demeurer chez lui sans se ressentir de l'affection triste qu'il avait éprouvée (*J. J. Harderus*).

VII.ᵉ Observation.

Un médecin âgé de 34 ans, d'un tempérament nerveux, et sujet aux affections muqueuses, est né dans un village dont la situation est une des plus tristes des Alpes. Il l'a quitté à l'âge de 13 ans, et depuis, il ne l'a plus habité que pendant des intervalles de quelques mois.

En 1803, il était à Paris. Tout lui réussissait au-delà de ses désirs; le séjour de la capitale lui était très-agréable; mais, depuis trois ans, il n'avait pas revu son pays natal, et il ne pouvait y penser sans soupirer. Avant cette époque, il n'avait jamais éprouvé la nostalgie.

En 1804, ses occupations à Paris s'accrurent; il y trouvait tout ce qui aurait pu lui faire oublier son village; mais étant, chaque jour, plus engagé dans les affaires, et voyant s'accumuler par degrés les obstacles au retour dans son pays natal, il ne cessait d'éprouver un sentiment d'oppression, de gêne et d'inquiétude profonde, qui ne se dissipait que lorsqu'il pensait à ses monta-

-gnes. Il espéra se vaincre en multipliant ses travaux, mais le désir de revoir sa patrie devenait de plus en plus impérieux, et dès le mois de mars, il s'éveillait souvent au milieu de la nuit, en songeant à son pays; il avait de violentes palpitations de cœur, des larmes involontaires s'échappaient en abondance de ses yeux.

Bientôt son pays l'occupa tout entier, le bruit des rues de Paris, les sociétés, l'étude, l'exercice de son état, rien ne pouvait le distraire.

Dans les mois de mai, juin et juillet, il maigrissait un peu; il ne dormait presque pas, ses jambes étaient un peu infiltrées; le soir, il avait fréquemment des mouvemens convulsifs dans les muscles des membres, et principalement le matin; son pouls était comme dans l'état naturel, et son appétit un peu diminué. Dès qu'il pensait à son pays, il éprouvait des palpitations de cœur, et ses yeux s'inondaient de larmes : il ne pouvait se contraindre, à cet égard, dans quelque lieu qu'il se trouvât. Il savait être dans l'illusion; il avouait que son pays était excessivement disgracié de la nature, et que ceux qui n'y étaient pas nés le trouvaient inhabitable; tous les raisonnemens étaient absolument inutiles, ils étaient conformes à sa manière de juger, mais n'influaient en rien sur sa manière de sentir.

Au milieu du mois de juillet, voyant ses maux s'accroître chaque jour, et ne pouvant plus rien attendre des secours du raisonnement, et même, à ce qu'il semblait, du bon sens, il prit le parti d'abandonner ses affaires, ce qui pouvait, à cette époque, lui devenir très-nuisible, et il fixa à la fin du mois d'août l'époque de son départ.

Ses maux augmentèrent alors au lieu de diminuer; ses palpitations devenaient de jour en jour plus violentes, et le soir, il passait sur son lit plusieurs heures à verser des larmes amères, puis il éprouvait des crampes violentes, et fréquemment des convulsions presque universelles, sans perte de connaissance, sans lésion des

fonctions intellectuelles, et sans étourdissemens. Lors même qu'il avait passé la nuit dans cet état, le matin, son pouls était ralenti plutôt qu'accéléré; mais l'appétit diminuait et le malade maigrissait à vue d'œil; il était plus promptement fatigué dans le jour, le plus petit bruit inattendu le faisait tressaillir.

Enfin, le moment désiré arriva, et son cœur ne pouvait s'ouvrir à l'espoir. Il fit, dans une voiture publique, le trajet de Paris à Nevers, n'ayant pris en route qu'un demi-verre d'eau pour toute nourriture. Au moindre retard, pendant le changement des chevaux, il lui semblait avoir un pressentiment funeste qui l'avertissait qu'en vain il esperait revoir ses foyers. A Lyon, il prit la poste, et arriva dans son pays deux jours plutôt que la poste aux lettres.

Une heure avant d'arriver, il appréhendait encore. Mais, parvenu à un endroit d'où il pouvait voir les montagnes et les habitations de son village, il sentit son cœur s'épanouir; l'air qu'il respirait lui semblait délicieux; il éprouvait une joie inconcevable, un bonheur céleste dont il n'avait pas même eu l'idée avant ce moment.

Dès qu'il eut touché sa terre natale, il courut çà et là, n'eut plus de fatigue, embrassa les arbres avec transport, versa des larmes de joie. Son corps lui semblait n'avoir aucun poids. Dès le soir même, il parcourut une partie du pays; un ravin, une pierre, un pic élevé, un arbre dépouillé, tout lui paraissait admirable, tout lui rappelait des momens fortunés. Son frère avait fait bâtir une habitation à un quart de lieue de distance de la maison paternelle, il put à peine y manger; il revint, au milieu de la nuit, coucher seul dans la maison où il était né, il en parcourut les recoins, il ouvrit tous les cabinets, toutes les armoires, tous les tiroirs, et ce ne fut qu'après avoir tout visité qu'il se détermina à s'aller coucher, mais il ne put dormir. Malgré la route qu'il venait de faire, il ne se sentait pas fatigué, et il lui semblait ne pouvoir trop veiller pour jouir de tout son bonheur.

Le lendemain, il fut tout le jour dans le ravissement. Durant tout le mois de septembre, il fut dans une espèce d'ivresse : pen-

dant le jour, il passait des heures entières assis sur un côteau, d'où il contemplait avec admiration une forêt, un rocher, un précipice, etc. Il se livrait en entier à son illusion, quoique son raisonnement, à cet égard, ne fût pas influencé par sa maladie.

Au commencement du mois d'octobre, ses palpitations cessèrent totalement, l'enflure des jambes disparut, et l'appétit revint. Au milieu du mois, sa guérison était complète, il pouvait parcourir son pays sans émotion, mais toujours avec plaisir.

Depuis son retour à Paris, qui eut lieu au mois de novembre de la même année, il n'a plus eu de récidive de cette maladie, mais il est obligé d'éviter ce qui peut lui rappeler son pays, et une demi-heure de conversation sur ce sujet suffirait pour faire palpiter son cœur et couler ses larmes.

(La personne qui fait le sujet de cette Observation a bien voulu nous la communiquer.)

SECONDE PARTIE.

Description générale de la Nostalgie.

Définition de la Nostalgie.

La Nostalgie, selon les nosologistes est un désir (1) excessif de revoir son pays ou sa famille, accompagné d'un tel chagrin, produit par la difficulté d'y réussir, que celui qui en est affecté, n'ayant plus d'autre pensée, languit, se consume, et devient susceptible des plus graves maladies.

Dans cette affection, dit *Sagar*, qui l'avait éprouvée lui-même, l'ame tient à peine au corps, et son commerce avec lui n'existe presque plus (2).

Qui sont ceux qui sont le plus sujets à cette affection?

La Nostalgie attaque, dans tous les âges, ceux qui sont d'une sensibilité vive, dont les mœurs sont régulières, et que l'habitude d'une vie uniforme et paisible dispose à une sorte de pusillanimité. Elle n'épargne pas non plus les ames généreuses, et nous

avons des exemples qui prouvent que les courages les mieux affermis ne sont pas toujours à l'épreuve de ses atteintes : *Sic nos patria nostra delectat, ut sapientissimus vir Ulysses immortalitati anteponeret Ithacam illam, in asperrimis saxulis tanquàm nidulum affixam. Cic., de Orat.*

Les jeunes gens cependant y sont le plus exposés, et surtout ceux qui ont été élevés avec grand soin, mais dont la sensibilité n'a jamais été exercée que par de douces émotions, au sein d'une famille chérie. En effet, quel sera leur étonnement s'il leur faut un jour renoncer tout-à-coup à une vie exempte d'inquiétudes, aller au loin se former à des usages étrangers, et malgré leur timidité naturelle, acquérir l'expérience de la société parmi des inconnus, au milieu desquels ils n'osent espérer les consolations et les encouragemens dont ils auraient le plus grand besoin ? Sans doute alors, rappelant à leur mémoire les avantages dont ils jouissaient autrefois, et l'imagination les exagérant, aussi bien que les peines de leur situation présente, ils ne sortiront de la plus profonde affliction que pour éprouver le plus violent désir de retrouver le bien qu'ils ont perdu ; et s'ils éprouvent des obstacles à cet égard, ils tomberont dans la langueur et le découragement le plus funeste (3).

Causes.

Les causes de la Nostalgie sont de deux sortes, les unes prédisposent à cette affection, et les autres l'occasionnent.

Prédisposantes.

Les causes prédisposantes sont aussi de deux sortes : physiques et morales. Les premières sont : le changement de climat, un air plus surchargé que celui qu'on avait coutume de respirer, l'interruption des occupations, de la manière de vivre, des habitudes formées dès l'enfance, auxquels viennent se joindre des fatigues qui jettent dans l'épuisement, et le défaut d'une nourriture suffisante. Les secondes sont : l'ennui, la tristesse qui s'emparent d'une ame sensible accoutumée aux douceurs d'une vie paisiblement occupée

au milieu de ses parens, de ses amis, sous un beau ciel, dans une contrée riante, et l'obligation d'en vivre long-temps éloigné dans un climat triste, dans une société dont les habitudes et les mœurs répugnent, dont le langage n'est peut-être point entendu, et livré à des occupations ennuyeuses ou accablantes; la séparation indéterminée d'objets chéris, et qui demandent toute notre sollicitude; enfin, tout ce qui peut concourir à faire naître des affections tristes et persévérantes.

Excitantes.

Les causes excitantes sont, toutes celles qui tendent à émouvoir vivement la sensibilité, et qui, en excitant le regret et le désir de l'ancienne manière d'être, éteignent, en même temps, l'espoir de la reprendre; une injure reçue, une forte appréhension, l'obligation de demeurer au milieu d'objets affligeans, comme aussi une chûte, un coup, une maladie qui s'annonce pour être dangereuse ou longue, surtout si l'on vient à comparer alors un traitement peu attentif, des services indifférens, avec les soins empressés de sa famille ou de l'amitié, auxquels il faut renoncer.

Symptômes.

C'est dans ces circonstances, et d'autres semblables, que la nostalgie s'annonce et se développe.

On la reconnaît, dans ses commencemens, si l'on voit ceux qui y sont exposés avoir horreur de leur condition présente, et rechercher la solitude; s'ils répugnent aux usages des lieux où ils se trouvent, et n'ont que du dégoût pour la société de ceux qui les habitent; si les moindres plaisanteries, la plus légère injure les aigrit; si, entièrement occupés des charmes de leur pays ou de leur ancienne manière d'être, ils lui donnent en toute occasion une préférence exclusive.

Ceux qu'on remarque ainsi disposés sont menacés de la nostalgie, et il y a tout lieu de croire qu'elle est au moment de se développer, si, dans ces circonstances, ayant éprouvé quelque disgrâce, ou étant tombés malades, ils deviennent presque aussitôt tristes et

rêveurs, s'ils ne parlent plus que de leur pays, et ne s'occupent plus que de le revoir.

Enfin, l'existence du mal n'est plus douteuse, lorsqu'à une tristesse opiniâtre et pleine d'inquiétudes se joint le trouble des diverses fonctions : sommeil interrompu, insomnies continuelles, faiblesse, irrégularité du pouls, anéantissement des forces, diminution et perte du sentiment, de la faim et de la soif; suppression des excrétions naturelles, et le plus souvent, dans le cours de la maladie, une petite fièvre nocturne qui simule la fièvre hectique. Alors, indifférens à tout, les malades se prêtent langoureusement à ce qu'on désire d'eux; ils ne refusent point les médicamens; ils sont cependant sujets à la morosité, mais le plus souvent ils gardent un triste silence, qu'ils n'interrompent que par de profonds soupirs; leur esprit, comme frappé de stupidité, n'a plus qu'une seule pensée, qu'un seul désir, et si l'espérance de le réaliser les abandonne, leur chagrin alors tend à se convertir en une affection délirante, qui termine souvent cette affligeante scène, si les maladies qui l'ont précédée, ou qui s'y sont jointes, n'entraînent point une mort presque inévitable.

Si l'on veut se rendre compte de la manière dont s'établissent tous ces désordres, sans se perdre dans la recherche des causes prochaines, il suffit de faire attention au pouvoir que l'imagination exerce sur le corps (*), aux atteintes que les fortes contentions d'esprit portent le plus souvent aux organes, et en particulier à l'action délétère des passions tristes sur ceux de la circulation et de la digestion. Aussi *Baglivi* a-t-il soin d'avertir les médecins de donner une attention principale à l'estomac, dans les affections de l'ame : *Qui laborant animi pathemate, potissimùm corripi solent morbis ventriculi, ut inter cætera observavi in mœrentibus, qui conqueruntur primò de languore ventriculi, mox inappetentiâ, oris*

(*) On en trouve des exemples étonnans dans les observations d'*Henricus ab Heers*.

amaritudine, siti circa horas matutinas, cruditatibus, flatibus et tensionibus hypochondriorum..... BAGLIVI.

Il ne faut donc pas s'étonner si les fonctions de la circulation, de la respiration, sont troublées dans la nostalgie; si la lésion de la digestion, de la nutrition, le dépérissement, en sont les suites; et si l'atteinte portée à l'appareil gastrique, joint à l'irrégularité ou à l'interruption de l'influence du principe de l'action vitale, que l'esprit, entraîné dans une méditation profonde, consume presque en entier, prépare les accidens qui lui sont propres, dispose aux maladies qui l'accompagnent souvent ou qui la suivent, ou bien rendent plus graves celles qui l'avaient précédée, et lui avaient donné naissance.

Division de la Nostalgie.

D'après ce que nous avons dit jusqu'ici, on voit qu'on peut distinguer deux sortes de nostalgie, l'une *simple*, et l'autre *compliquée.*

Diagnostic.

Il est facile d'établir le diagnostic de l'une et de l'autre sur l'ensemble des symptômes et des causes que nous venons de décrire.

Prognostic.

La nostalgie simple est moins dangereuse que celle qui est compliquée.

On la guérit, si l'on peut renvoyer chez eux les malades. Elle est incurable et mortelle, ou tout au moins très-dangereuse, lorsque les moyens manquent de satisfaire leur violent désir, et qu'ils désespèrent de le voir se réaliser. Alors, suivant *Juncker*, elle peut être plus funeste aux armées que les fièvres les plus dangereuses (4).

La nostalgie compliquée avec une fièvre essentielle est souvent funeste.

Si le malade ne peut supporter le voyage, la maladie sera périlleuse, et ne cédera qu'avec lenteur aux moyens employés pour la guérir.

Traitement curatif. Le premier moyen à employer pour la guérison de la nostalgie simple, c'est de renvoyer le malade dans son pays, toutes les fois qu'il est possible de le faire; dans le cas contraire, il faut se proposer deux choses : relever l'esprit de son abattement, et adoucir les symptômes fâcheux qui se présentent.

Si le mal ne fait que commencer, si les forces sont entières, et qu'il n'y ait, d'ailleurs, aucun obstacle, on peut, en supposant l'existence d'un embarras gastrique ou intestinal, commencer par évacuer le malade, mais avec le plus grand ménagement.

Quant aux différens symptômes, on leur oppose des remèdes propres à les combattre : à la prostration des forces, le vin généreux, les potions cordiales, les vésicatoires; aux agitations continuelles, aux insomnies opiniâtres, les émulsions calmantes, les applications sédatives aux tempes, au sommet de la tête. En attendant qu'il soit possible de renvoyer le malade, on s'efforcera de le distraire, de dissiper les fantômes qui obsèdent son imagination, et de faire naître dans son esprit des idées consolantes. Pour y réussir, on lui fera essayer, s'il est possible, de petits voyages; on évitera de le laisser seul; on tâchera de l'entourer de personnes dont la conversation lui soit agréable. La musique peut encore être ici d'une grande ressource (5) : en même temps on soutiendra les forces par une diète adoucissante, également propre à fortifier et à nourrir; mais on aura surtout un soin particulier d'entretenir l'espérance d'un prochain retour. Malheureusement tous ces moyens échouent, pour l'ordinaire; alors quelle que soit la faiblesse du malade, il ne reste plus qu'à choisir la manière de le renvoyer dans ses foyers.

La nostalgie compliquée demande les mêmes attentions, combinées avec le traitement propre à la maladie, et par-dessus tout, aussi bien que la nostalgie simple, le retour dans le lieu désiré, pour peu que la chose soit possible. De nombreux exemples prouvent, en effet, que ceux qui ont été ainsi renvoyés, se sont trouvés guéris en route avant que d'arriver; tandis que ceux qui n'ont

pu entreprendre le voyage, sont morts épuisés de forces, ou sont tombés dans une véritable aliénation mentale.

Y a-t-il une méthode prophylactique à employer contre la nostalgie ? *Préservatif.*

En observant quels sont les sujets la plus enclins à cette maladie, on voit que ce sont des personnes d'une sensibilité vive, occupées uniquement d'un objet dans la possession duquel ils placent tout leur bonheur, et sans moyens pour se consoler ou se distraire. Mais n'est-il pas possible de prémunir l'ame contre les excès de la sensibilité, en soignant surtout l'éducation des jeunes gens, en évitant de la rendre trop concentrée, trop uniforme ou trop molle, et, suivant l'opinion et le conseil de *Juncker*, en gravant profondément dans les cœurs les leçons de la religion, qui, mieux que les sentences des sages, apprend combien sont vides de réalité toutes les jouissances de la vie, et qu'il n'est qu'un seul bonheur également grand et solide, celui qui nous est réservé dans la patrie céleste, où doivent tendre tous nos désirs ? Cette espérance, qui a produit des héros dans tous les âges du Christianisme, est un puissant encouragement pour animer à la pratique des devoirs les plus pénibles, et faire surmonter les plus fortes inclinations : *Plus valet si ejusmodi ægris fides Abrahami inculcetur, ut discant ipsam patriam esse locum peregrinum, nos advenas in terrâ, aliamque quærendam civitatem. Hâc enim contemplatione faciliùs movemur, ut et patriæ, et populi, et cognationis nostræ sponte obliviscamur* (JUNCKER, *conspect. Therap.*). Enfin, une attention, peut-être trop souvent négligée dans l'éducation, serait d'y associer quelque occupation, même mécanique, indépendante des bizarreries de la fortune, qui, en donnant le moyen de se rendre utile, soit également propre à prémunir contre la tristesse et l'inquiétude des situations tristes dans lesquelles on peut tomber (6).

Après avoir exposé tout ce qui concerne la nostalgie, il faut *Classification.*

encore examiner le rang qu'il convient de lui assigner dans une classification méthodique. M. *Pinel* semble porté à la classer dans l'ordre des fièvres ataxiques. M. *Scudéri* l'associe à la fièvre lente nerveuse. M. *Broussais* en fait une espèce de fièvre hectique. Mais en considérant les principaux caractères de la nostalgie, on est plus porté à donner la préférence à la presque universalité des nosologistes qui la rangent parmi les vésanies. Ainsi, sans prétendre toutefois décider la question, nous croyons devoir en faire une variété de la mélancolie. Cette maladie, suivant le célèbre auteur de la Nosographie philosophique, « a pour caractère pro« pre, en général, une lésion des fonctions intellectuelles et af« fectives; c'est-à-dire, que le mélancolique est comme possédé « par une idée exclusive ou une série particulière d'idées, avec « une passion dominante et extrême, comme un état habituel de « frayeurs, de regrets profonds, etc. ». Sans doute, les maladies fébriles dépendantes du désordre nerveux et de l'atonie des organes peuvent être la suite des affections tristes, profondes et long temps soutenues, comme elles le sont souvent des différens genres de vésanies; mais, de même qu'il est facile de reconnaître que ces maladies sont indépendantes des diverses aliénations mentales, au milieu desquelles elles se produisent, il est pareillement aisé de voir que la nostalgie n'est pas plus liée à la fièvre lente nerveuse, ou à l'espèce de fièvre hectique, qui ne tarde pas ordinairement à s'y faire remarquer, qu'aux fièvres gastriques, adynamiques, etc., au milieu desquelles les auteurs l'ont souvent signalée. Si les désordres qu'elle produit suivent une marche plus rapide que ceux qui résultent, en général, des vésanies, c'est que les autres affections de l'ame épuisent insensiblement les forces de la vie, tandis que les chagrins profonds et désespérans les accablent, pour ainsi dire, d'une manière brusque et immédiate.

Il nous reste à regretter ici qu'une affection dont les suites peuvent être aussi funestes, manque d'un nombre suffisant d'observations exactes. Nous nous sommes seulement proposé de con-

tribuer à répandre quelque jour sur un sujet obscur. Trop heureux si notre faible travail peut être de quelque intérêt, et s'il obtient l'indulgence des Juges éclairés dont nous attendons l'approbation!

NOTES.

(1) Voyez l'édition in-4.° de la Nosologie de *Sauvages*, et, à la suite, les tables nosologiques de *Linné*, *Cullen*, *Vogel*, *Sagar*. Voyez aussi JUNCKER, *Conspectus Therap. special.* — T. ZWINGERUS, *de Potho-patridalgiâ.* — HARDERUS, *Disp. ad Hist. morb.* HALLER. — F. HOFFMANN, t. 1, *art. de Consensu partium.*

(2) *Junior ipse hoc morbo laboravi ; anima vix corpori adhæret, commercium hujus cum corpore ferè est sublatum.* SAGAR., loc. cit.

(3) La plupart des auteurs regardent la nostalgie comme une maladie particulière aux Suisses et aux habitans de certaines régions de l'Allemagne. Ils lui donnent, entre autres, pour cause principale, l'influence de l'air et sa légèreté spécifique plus grande dans les montagnes. Sans doute le changement de climat peut être rangé au nombre des causes de la nostalgie, mais il serait, ce semble, difficile d'en assigner les raisons physiques ; car il n'est pas douteux que le privilége d'attacher au sol paternel ne soit commun à tous. Les Lapons, pleins d'amour pour leur triste patrie, meurent de chagrin en perdant l'espoir d'y retourner. Les Sauvages mêmes, si voisins de l'enfance, si mobiles dans leurs affections, connaissent la nostalgie. Deux Zélandais, remplis d'espérances flatteuses, avaient renoncé à leur patrie pour suivre le capitaine *Cook*. « Ils n'eurent pas plutôt perdu la terre de vue, que le mal de mer leur inspira des réflexions tristes ; ils se repentirent beaucoup de leur démarche. M. *Cook* leur donna toutes les consolations et tous les encouragemens qu'il put imaginer, et ce fut inutilement. Ils pleurèrent en public et en particulier ; ils déplorèrent leur sottise dans une espèce de chanson, dont plusieurs mots faisaient l'éloge de leur pays et des peuplades dont ils se trouvaient à jamais séparés. Leur douleur fut assez longue ; mais le mal de mer les quitta enfin, et leur émotion diminua ». Le même navigateur dit, en parlant d'un Sauvage des îles de la Société, qu'il avait mené en Angleterre :

« Quoique *Omaï* ait toujours vécu en Europe dans les amusemens, son retour « dans sa patrie n'est jamais sorti de son esprit; il témoignait du contentement « à mesure que le moment de partir approchait ».

Soit instinct, soit reconnaissance,
L'homme, par un penchant secret,
Chérit le lieu de sa naissance,
Et ne le quitte qu'à regret.
Les cavernes hyperborées,
Les plus odieuses contrées,
Savent plaire à leurs habitans :
Sur nos délicieux rivages
Transplantez ces peuples sauvages,
Vous les y verrez moins contens. (GRESSET, Ode sur l'amour de la patrie)

(4) *Testatus est chiliarcha quidam illustrissimus, se nostalgiam militum suorum Germanorum in obsidione Negroponti multò periculosiorem quàm ipsas hungaricas febres observasse* (JUNCKER).

(5) La musique, en effet, a sur l'ame une action puissante pour l'émouvoir et y produire toutes sortes d'impressions. On sait quelle grande estime en faisaient les peuples anciens les plus renommés, les Egyptiens et les Grecs, ce que ces derniers surtout ont dit d'*Orphée*, d'*Amphion*, etc. Leurs plus grands philosophes ne dédaignaient pas de s'en servir; ils lui attribuaient le pouvoir de faire naître les passions et les vertus, d'adoucir les mœurs, et d'enflammer le courage, etc. On peut voir à cette occasion, dans le Dictionnaire de musique de *J. J. Rousseau*, article *Musique*, un grand nombre d'exemples qui montrent quelles variétés d'émotions et quelles fortes impressions elle peut faire éprouver. Nous n'en rapporterons qu'un seul qui revient à notre sujet, et que quelques lecteurs pourront nous savoir gré d'avoir cité, celui du célèbre *Rans-des-Vaches.* C'est un air de corne-muse que jouent les bouviers en gardant les troupeaux dans les montagnes de la Suisse. Cet air, que nous joignons ici noté, produisait des effets tellement surprenans sur les Suisses, avant qu'ils se fussent éloignés de la simplicité de leurs premières mœurs, qu'il fût pendant long-temps défendu, sous peine de mort, de le chanter d'aucune manière dans les régimens. Ces accens rustiques, auxquels nous serions insensibles, en retraçant aux soldats des souvenirs trop chers de leur pays, de leur jeunesse, de leurs plaisirs et de toute leur ancienne façon de vivre, leur inspiraient un tel chagrin, qu'il leur fallait alors déserter ou mourir de langueur.

(6) C'était autrefois un honneur de savoir faire soi-même toutes les choses utiles à la vie, et de ne dépendre de personne; et c'est ce qu'*Homère* appelle, le plus souvent, *science* et *sagesse* (*Odyss.* 5).

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Si metus cum tristitiâ perseveret longo tempore, melancholicum hoc est. *Aph.* 23, lib. 6.

I I.
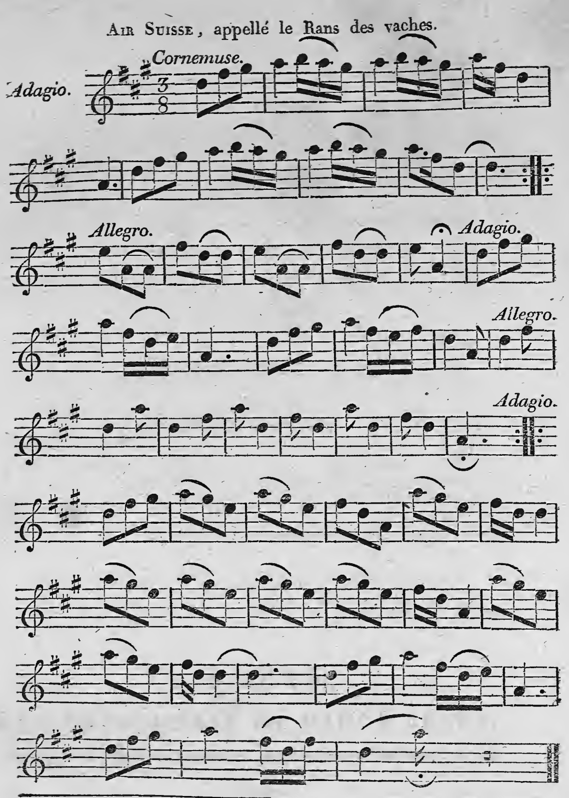
Cura in visceribus veluti spina est, atque illa pungit. *De morb.*, lib. 2.

I I I.

Confluxio una, conspiratio una, consentientia omnia. *De alim.*, §. 4.

I V.

Morbis ex melancholiâ ortis, malè et periculosè ad hæc membra fit metastasis, undè fit apoplexia corporis : vel spasmus, vel mania, aut cæcitas. *Aph.* 56, lib. 6.



De l'Imprimerie musicale de H. J. Godefroy, rue neuve des Petits-Champs, N°. 4.